



ÉMILE ZOLA

**comment
on se marie**

LA PETITE COLLECTION DES ÉDITIONS DU SONNEUR



comment
on se marie

© Les Éditions du Sonneur, 2012

ISBN : 978-2-916136-47-9

Dépôt légal : avril 2012

Conception graphique de la couverture : Sandrine Duvillier

Conception graphique de l'intérieur : Anne Brézès

Relecture typographique : Nathalie Barthès

Les Éditions du Sonneur
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris
www.editionsdusonneur.com

ÉMILE ZOLA

comment on se marie



AU XVII^e SIÈCLE, L'AMOUR, EN FRANCE, est un seigneur empanaché, magnifiquement vêtu, qui s'avance dans les salons, précédé d'une musique grave. Il obéit à un cérémonial très compliqué, ne risque point un pas sans qu'il soit réglé à l'avance. D'ailleurs, il reste parfaitement noble, d'une tendresse réfléchie, d'une joie honnête.

Au XVIII^e siècle, l'amour est un garnement qui se débraille. Il aime comme il rit, pour le plaisir d'aimer et de rire, déjeunant d'une blonde, dînant d'une brune, traitant les femmes en bonnes déesses, dont les mains ouvertes distribuent le plaisir

à tous les dévots. Une haleine de volupté passe sur la société entière, mène la ronde des bergères et des nymphes, des gorges décolletées, frissonnantes sous les dentelles : époque adorable où la chair fut reine, grande jouissance dont le souffle lointain nous arrive tiède encore, avec l'odeur des chevelures dénouées.

Au XIX^e siècle, l'amour est un garçon rangé, correct comme un notaire, ayant des rentes sur l'État. Il va dans le monde ou vend de quelque chose au fond d'une boutique. La politique l'occupe, les affaires lui prennent sa journée, de neuf heures du matin à six heures du soir. Quant à ses nuits, il les donne au vice pratique, à une maîtresse qu'il paie ou à une femme légitime qui le paie.

Ainsi donc, l'amour héroïque du XVII^e siècle, l'amour sensuel du XVIII^e, est devenu l'amour positif qu'on bâcle, comme un marché en Bourse. J'entendais un industriel se plaindre dernièrement qu'on n'eût pas inventé encore une machine à faire les enfants. On fait bien des machines pour

battre le blé, pour tisser la toile, pour remplacer les muscles humains par des rouages dans toutes les besognes. Le jour où une machine aimera pour eux, les grands travailleurs du siècle, ceux qui donnent chacune de leurs minutes à l'activité moderne, économiseront du temps, resteront plus âpres et plus virils dans la bataille de la vie. Depuis la formidable secousse de la Révolution, les hommes, en France, n'ont pas encore retrouvé le loisir de songer aux femmes. Sous Napoléon I^{er}, le canon empêchait les amants de s'entendre. Pendant la Restauration et pendant la monarchie de Juillet, un besoin furieux de fortune s'est emparé de la société. Enfin, le règne de Napoléon III n'a fait que grossir les appétits d'argent, sans même apporter un vice original, une débauche nouvelle. Et il y a une autre cause, la science, la vapeur, l'électricité, toutes les découvertes de ces cinquante dernières années. Il faut voir l'homme moderne, avec ses occupations multiples, vivant au-dehors, dévoré par la nécessité de conserver sa fortune et de l'ac-

croître, l'intelligence prise par des problèmes toujours renaissants, la chair endormie par la fatigue de sa bataille quotidienne, devenu lui-même un pur engrenage dans la gigantesque machine sociale en plein labeur. Il a des maîtresses, ainsi qu'on a des chevaux, pour faire de l'exercice. S'il se marie, c'est que le mariage est devenu une opération comme une autre, et s'il a des enfants, c'est que sa femme l'a voulu.

Il est une autre cause aux fâcheux mariages d'aujourd'hui, sur laquelle je veux insister, avant d'arriver aux exemples. Cette cause est le fossé profond que l'éducation et l'instruction creusent chez nous, dès l'enfance, entre les garçons et les filles. Je prends la petite Marie et le petit Pierre. Jusqu'à six ou sept ans, on les laisse jouer ensemble. Leurs mères sont amies ; ils se tutoient, s'allongent fraternellement des claques, se roulent dans les coins, sans honte. Mais, à sept ans, la société les sépare et s'empare d'eux. Pierre est enfermé dans un collège, où l'on s'évertue à lui emplir le crâne

du résumé de toutes les connaissances humaines ; plus tard, il entre dans les écoles spéciales, choisit une carrière, devient un homme. Livré à lui-même, lâché à travers le bien et le mal pendant ce long apprentissage de l'existence, il a côtoyé les vilénies, goûté aux douleurs et aux joies, fait une expérience des choses et des hommes. Marie, au contraire, a passé tout ce temps cloîtrée dans l'appartement de sa mère ; on lui a enseigné ce qu'une jeune fille bien élevée doit savoir : la littérature et l'histoire expurgées, la géographie, l'arithmétique, le catéchisme ; elle sait, en outre, jouer du piano, danser, dessiner des paysages aux deux crayons. Aussi Marie ignore-t-elle le monde, qu'elle a vu seulement par la fenêtre, et encore a-t-on fermé la fenêtre, quand la vie passait trop bruyante dans la rue. Jamais elle ne s'est risquée seule sur un trottoir. On l'a soigneusement gardée, telle qu'une plante de serre, en lui ménageant l'air et le jour, en la développant dans un milieu artificiel, loin de tout contact. Et main-

tenant, j'imagine que, dix à douze ans plus tard, Pierre et Marie se retrouvent en présence. Ils sont devenus étrangers, la rencontre est fatalement pleine de gêne. Ils ne se tutoient plus, ne se poussent plus dans les coins pour rire. Elle, rougissante, reste inquiète, en face de l'inconnu qu'il apporte. Lui, entre eux, sent le torrent de la vie, les vérités cruelles, dont il n'ose parler tout haut. Que pourraient-ils se dire ? Ils ont une langue différente, ne sont plus des créatures semblables. Ils en restent réduits à la banalité des conversations courantes, se tenant chacun sur la défensive, presque ennemis, se mentant déjà l'un à l'autre.

Certes, je ne prétends pas qu'on devrait laisser pousser ensemble nos fils et nos filles comme les herbes folles de nos jardins. La question de cette double éducation est trop grosse pour un simple observateur ! Je me contente de dire ce qui est : nos fils savent tout, nos filles ne savent rien. Un de mes amis m'a souvent raconté l'étrange sensation qu'il a éprouvée, pendant sa jeunesse, à sen-

tir peu à peu ses sœurs lui devenir étrangères. Quand il revenait du collège, chaque année, il sentait le fossé plus profond, la froideur plus grande. Un jour enfin, il ne trouva plus rien à leur dire. Et, quand il les avait embrassées de tout son cœur, il ne lui restait qu'à prendre son chapeau et à s'en aller. Que sera-ce donc dans la grosse affaire du mariage ? Là, les deux mondes se rencontrent en un choc inévitable, et le heurt menace toujours de briser la femme ou l'homme. Pierre épouse Marie, sans pouvoir la connaître, sans pouvoir se faire connaître d'elle ; car il n'est pas permis de tenter un essai mutuel. La famille de la jeune personne est généralement heureuse de la caser enfin. Elle la remet au fiancé, en le priant de remarquer qu'elle la lui livre en bon état, intacte, telle qu'une mariée doit être. Maintenant, c'est l'homme qui veillera sur sa femme. Et voilà Marie jetée brusquement dans l'amour, dans la vie, dans les secrets si longtemps cachés. D'une minute à l'autre, l'inconnu se révèle. Les épouses les meil-

leures en gardent parfois une longue secousse. Mais le pis est que l'antagonisme des deux éducations persiste. Si le mari ne refait pas sa femme à son image, elle lui restera à jamais étrangère, avec ses croyances, le pli de sa nature, la niaiserie incurable de son instruction. Quel étrange système, partager l'humanité en deux camps, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre ; puis, après avoir armé les deux camps l'un contre l'autre, les unir en leur disant : « Vivez en paix ! »

En somme, l'homme de nos jours n'a pas le temps d'aimer, et il épouse la femme sans la connaître, sans être connu d'elle. Ce sont là deux traits distinctifs du mariage moderne. J'évite de compliquer la donnée générale en spécifiant davantage, et je passe aux exemples.

LE COMTE MAXIME DE LA ROCHE-MABLON a trente-deux ans. Il appartient à une des plus vieilles familles de l'Anjou. Son père a été sénateur sous l'Empire, sans avoir abandonné, dit-il, une seule de ses convictions légitimistes. Les La Roche-Mablon, d'ailleurs, n'ont pas perdu un lopin de terre pendant l'émigration, et on les cite encore parmi les grands propriétaires de France. Quant à Maxime, il a mené une belle jeunesse ; il s'est engagé comme zouave pontifical, puis est revenu à Paris, où il a fait courir ; il a joué, a eu des maî-

tresses, s'est battu en duel, sans pouvoir s'afficher. C'est un grand garçon blond, beau cavalier, d'une intelligence moyenne, sans passions extrêmes, et qui songe maintenant à entrer dans la diplomatie, pour faire une fin.

La forte tête des La Roche-Mablou est une tante, la baronne de Bussière, une vieille dame remuante, lancée dans le monde académique et le monde politique. Dès que son neveu Maxime lui confie ses projets, elle s'écrie que, d'abord, il doit se marier, le mariage étant la base de toutes les carrières sérieuses. Maxime n'a aucune objection grave contre le mariage. Il n'y a pas songé, il préférerait rester garçon ; mais enfin, s'il faut absolument qu'il se marie, pour tenir son rang dans le monde, il passera par cette formalité comme par toutes les autres. Seulement, il avoue en riant que, n'ayant aucun amour au cœur, il a beau fouiller sa mémoire : toutes les jeunes filles avec lesquelles il a dansé, dans les salons, lui semblent avoir la même robe blanche et le même sourire.

Mme de Bussière est enchantée. Elle se charge de tout.

Le surlendemain, la baronne parle à Maxime de Mlle Henriette de Salneuve. Fortune considérable, ancienne noblesse de Normandie, convenances parfaites de part et d'autre. Et elle appuie sur le côté correct de cette union. On ne saurait trouver un parti satisfaisant davantage aux exigences du monde. Ce sera un de ces mariages qui n'étonnent personne. Maxime hoche la tête d'un air de complaisance. En effet, tout cela lui semble très raisonnable. Les noms se valent, les fortunes sont les mêmes à peu de chose près, les alliances se présentent comme très précieuses, s'il persiste à vouloir entrer dans la diplomatie.

– Elle est blonde, je crois ? finit-il par demander.

– Non, brune, répond la baronne ; c'est-à-dire, je ne sais plus trop.

D'ailleurs, peu importe. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'Henriette a dix-neuf ans. Maxime croit avoir dansé avec elle, à moins pourtant que ce

ne soit avec sa sœur cadette. On ne parle pas de son éducation, c'est inutile : elle a été élevée par sa mère, et cela suffit. Quant à son caractère, il ne saurait en être question : personne ne le connaît. Mme de Bussière affirme qu'elle lui a entendu jouer, un jour, une valse de Chopin avec beaucoup d'âme. Et, pour le reste, dès le soir, une rencontre doit avoir lieu dans un salon neutre.

Lorsque Maxime, le soir, aperçoit Mlle de Salneuve, il est très surpris de la trouver jolie. Il danse avec elle, la complimente sur son éventail, reçoit en remerciement un sourire. Quinze jours plus tard, la demande officielle est faite et le contrat se débat devant les notaires. Maxime a vu Henriette cinq fois. Elle est vraiment fort bien, blanche de peau, la taille ronde, et elle saura s'habiller, quand elle pourra jeter ses robes de grande fille. Au demeurant, elle paraît aimer la musique, déteste l'odeur du musc, a eu une amie qui s'appelait Claire et qui est morte. C'est tout. Maxime, d'ailleurs, trouve que c'est assez : elle est une Sal-

neuve, il la prend des mains d'une mère rigide. Plus tard, ils auront le temps de se connaître. En attendant, il pense à elle sans déplaisir. Il n'est pas positivement amoureux, mais il n'est point fâché qu'elle soit agréable, parce que, si elle s'était rencontrée laide, il l'aurait évidemment épousée tout de même.

Huit jours avant le mariage, le jeune comte règle sa vie de garçon. Il est alors avec la grande Antonia, une ancienne écuyère qui est revenue du Brésil couverte de diamants. Il renouvelle son mobilier et rompt avec elle, en toute amitié, après un souper où l'on boit à son bonheur conjugal. Il paie les quelques dettes qu'il peut avoir, renvoie son valet de chambre, brûle des lettres inutiles, fait ouvrir les fenêtres pour que son hôtel prenne l'air. Et il est prêt. Pourtant, tout au fond de lui, il y a des heures de sa vie qu'il garde, et sur lesquelles il croit suffisant d'avoir fermé à jamais les portes de son cœur.

Les notaires des deux familles ont rédigé le contrat. Toute cette basse besogne de l'argent leur a

été livrée. En somme, rien de plus simple, les apports des époux sont connus, le mariage doit avoir lieu sous le régime dotal. Pendant la lecture du contrat, les deux familles demeurent muettes ; puis, on signe, sans une observation, en se passant la plume avec des sourires. Et l'on parle d'autre chose, d'une fête de charité dont la baronne a eu l'idée, d'un sermon dans lequel le père Dulac a montré vraiment bien du talent.

Le mariage civil a lieu un lundi, un jour où l'on ne marie pas d'ordinaire à la mairie. La mariée a une robe de soie grise, très simple ; le marié est en redingote et en pantalon clair. Pas une invitation n'a été faite, il n'y a là que la famille et les quatre témoins, des personnages considérables. Pendant que le maire lit les articles du Code, les regards de Maxime et d'Henriette se rencontrent, et ils se sourient. Quelle langue barbare, cette langue de la loi ! Est-ce que vraiment le mariage est une chose si terrible que cela ? Ils disent, l'un après l'autre, le oui solennel, sans la moin-

dre émotion, le maire étant un petit homme presque bossu, dont la chétive personne manque de majesté. La baronne, en toilette sombre, regarde la salle avec un binocle, trouve que la loi est logée bien pauvrement. En quittant la mairie, Maxime et Henriette laissent chacun mille francs pour les pauvres.

Mais toute la pompe, toutes les larmes d'attendrissement sont réservées pour la cérémonie religieuse. Afin de n'être pas confondu avec les noces vulgaires, on a choisi une église privée, la petite chapelle des Missions. Cela donne tout de suite au mariage un parfum de piété supérieure. C'est Mgr Félibien, un évêque du Midi, quelque peu parent des Salneuve, qui doit bénir l'union. Le grand jour arrive, la chapelle se trouve trop petite ; trois rues voisines sont barrées par les équipages ; à l'intérieur, dans le demi-jour des vitraux, c'est un froissement d'étoffes riches, un murmure discret de voix. On a mis des tapis partout. Il y a cinq rangées de fauteuils devant l'autel. Toute

la noblesse de France est là, chez elle, avec son Dieu. Cependant, Maxime, en habit irréprochable, paraît un peu pâle. Henriette arrive, toute blanche, dans un nuage de tulle ; elle aussi est très émue ; elle a les yeux rouges, elle a pleuré. Quand Mgr Félibien étend les mains sur leurs têtes, tous deux restent courbés quelques secondes, avec une ferveur qui produit la meilleure impression. Puis, l'évêque parle des devoirs des époux, d'une voix chantante. Et la famille essuie des larmes, Mme de Bussière surtout, qui a été très malheureuse en ménage. La cérémonie s'achève, au milieu des odeurs d'encens, dans la magnificence des cierges allumés. Ce n'est point un luxe bourgeois, mais une distinction suprême, raffinant la religion pour l'usage des gens bien nés. Jusqu'aux dernières poignées de main échangées après la signature des pièces, l'église reste un salon.

Le soir, on dîne en famille, portes et fenêtres closes. Et, brusquement, vers minuit, lorsqu'Henriette grelotte dans son lit d'épouse, la face tour-

née vers le mur, elle sent Maxime qui lui pose un baiser sur les cheveux. Il est entré, derrière les parents, sans faire de bruit. Elle jette un cri, le supplie de la laisser seule. Lui, sourit, la traite en enfant qu'on cherche à rassurer. Il est trop galant homme pour ne pas mettre d'abord tous les ménagements possibles. Mais il connaît les femmes, il sait de quelle façon on doit procéder avec elles. Il reste donc là, à lui baiser les mains, avec des caresses de parole. Elle n'a rien à craindre, n'est-il pas son mari, ne doit-il pas veiller sur sa chère existence ? Puis, comme elle s'effare de plus en plus et se met à sangloter en appelant sa mère, il croit devoir brusquer un peu les choses, pour éviter que la situation ne tourne au ridicule. D'ailleurs, il demeure homme du monde, déplace la lampe, se souvient fort à propos de la façon dont il a débuté avec la petite Laurence, des Folies, qui ne voulait pas de lui, à la suite d'un souper. Henriette est beaucoup mieux élevée que Laurence, elle ne l'égratigne pas, ne lui lance pas

de coups de pied. C'est à peine si elle se débat dans un frisson de peur ; et elle lui appartient, pleurante, fiévreuse, n'osant plus ouvrir les yeux. Toute la nuit, elle pleure, collant sa bouche à l'oreiller, pour qu'il ne l'entende pas. Cet homme allongé à côté d'elle lui cause une répugnance terrifiée. Ah ! Quelle horrible chose ! Pourquoi ne lui a-t-on jamais parlé de cela ? Elle ne se serait point mariée. Ce viol du mariage, sa longue jeunesse rigide et d'ignorance aboutissant à cette initiation brutale, lui apparaît comme un malheur irréparable dont elle ne se consolera pas.

Quatorze mois plus tard, monsieur n'entre plus dans la chambre de madame. Ils ont eu une lune de miel de trois semaines. La cause de la rupture a été très délicate. Maxime, habitué à la grande Antonia, a voulu faire une maîtresse d'Henriette, et celle-ci, de sens endormis encore, de nature froide, s'est refusée à certains caprices. D'autre part, ils ont découvert, dès le deuxième jour, qu'ils ne s'entendraient jamais ensemble. Maxime est

d'un tempérament sanguin, violent et entêté. Henriette a une grande langueur, une tranquillité de gestes énervante, tout en montrant, pour le moins, un entêtement pareil. Aussi s'accusent-ils l'un et l'autre d'une méchanceté noire. Mais, comme des personnes de leur rang doivent toujours sauver les apparences, ils vivent dans des termes de grande politesse. Ils font prendre de leurs nouvelles chaque matin, se quittent le soir avec un salut cérémonieux. Ils sont plus étrangers que s'ils habitaient à des milliers de lieues, lorsqu'un salon seulement sépare leurs chambres.

Cependant, Maxime s'est remis avec Antonia. Il a renoncé complètement à l'idée d'entrer dans la diplomatie. C'était sot, cette idée. Un La Roche-Mablon n'a pas besoin d'aller se compromettre dans la politique, par ces temps de cohue démocratique. Ce qui le fait sourire parfois, quand il rencontre la baronne de Bussière, c'est de songer qu'il s'est marié d'une façon si absolument inutile. D'ailleurs, il ne regrette rien. Le titre, la for-

tune, tout y est. De nouveau, il fait courir, passe ses nuits au cercle, mène la haute vie d'un gentleman de grande race.

Henriette s'est d'abord ennuyée. Puis, elle a goûté vivement la liberté du mariage. Elle fait atteler dix fois par jour, court les magasins, va voir des amies, jouit du monde. Elle a tous les bénéfices d'une jeune veuve. Jusqu'ici, sa grande tranquillité de tempérament l'a sauvée des fautes graves. C'est tout au plus si elle s'est laissé baiser les doigts. Mais il y a des heures où elle se trouve bien sotté. Et elle est à discuter avec elle, posément, si elle doit prendre un amant, l'hiver prochain.

2

M. JULES BEAUGRAND EST LE FILS du célèbre Beaugrand, l'avocat, le célèbre orateur de nos assemblées politiques. Antoine Beaugrand, le grand-